

La radicalité du quotidien. Communauté et informatique.
Textes réunis et présentés par André Corten et Marie-Blanche
Tahon, Montréal, VLB éditeur, 1987, 313 p.

Jean-Jacques Gislain

Numéro 13, printemps 1988

Crise de décision

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040595ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040595ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gislain, J.-J. (1988). Compte rendu de [*La radicalité du quotidien. Communauté et informatique*. Textes réunis et présentés par André Corten et Marie-Blanche Tahon, Montréal, VLB éditeur, 1987, 313 p.] *Politique*, (13), 166–169.
<https://doi.org/10.7202/040595ar>

La radicalité du quotidien. Communauté et informatique. Textes réunis et présentés par André Corten et Marie-Blanche Tahon, Montréal, VLB éditeur, 1987, 313 p.

La radicalité du quotidien. Voilà un intitulé pour le moins énigmatique. Les textes recueillis dans cet ouvrage et qui ont fait, pour la plupart, l'objet d'une communication par leur auteur lors d'un colloque organisé à Montréal sur ce même thème nous aident-ils à mieux comprendre ce dont il est question et à nourrir notre réflexion sur ce qui en filigrane semble être le dénominateur commun des contributions: la «post-modernité»?

L'originalité de cette publication est de chercher à dissiper l'évanescence de la «post-modernité», d'une part, en focalisant sur deux thématiques on ne peut plus concrètes: le quotidien et l'informatique, d'autre part, en centrant celles-ci sur une problématique incontournable pour l'étude de toute société: la communauté. La structure de l'ouvrage en deux parties, quotidien et communauté puis informatique et communauté, paraît alors effectivement s'imposer. De même, diviser chacune de ces deux parties en réflexions théoriques puis analyses d'expériences vécues semble assez logique.

Les fameuses thèses de l'École de Budapest sur la radicalité des besoins et du quotidien sont examinées et développées par André Corten. L'immédiateté de la vie quotidienne et les besoins non factices qui s'y enracinent constitueraient alors un point d'ancrage pour une recomposition sociale non totalitaire fondée sur la communauté retrouvée et réinventée. Agnès Heller, membre éminente de cette École de pensée, essaie de son côté de qualifier la génération de l'époque contemporaine. Précédée par la génération de l'existentialisme d'après-guerre et la génération de l'aliénation des années 1960 et 1970, la génération nouvelle, identifiée comme post-moderne, aurait renoncé à l'universalisme sans existence d'antan, pour s'abandonner à une sorte de recyclage relativiste de la culture

moderne. Ferenc Feher, autre membre important de cette École, met l'accent sur l'analyse du statut des besoins esthétiques. La post-modernité aurait vu disparaître l'auto-référence nécessaire à l'institution de la communauté et vu émerger un relativisme cynique dont l'un des traits fondamentaux serait d'ouvrir sur toute forme de bricolage intellectuel où tout est possible. Ce problème de l'auto-référence perdue, Paolo Virno, dans un texte admirable, l'examine dans l'espace du langage. Par delà son rôle communicationnel, le langage est, selon Virno, l'expérience heurtée des limites constitutives de la communauté réelle. La langue étant incapable de se dire elle-même et puisqu'il n'existe pas de référent qui lui soit extérieur, seule la communauté réelle, dans sa finitude même, serait alors l'ultime lieu radical d'amarrage d'un langage fini. Françoise Collin, s'inspirant de l'œuvre d'Hannah Arendt tente, pour sa part, de réhabiliter la puissance radicale de l'évènement quotidien comme expression, surgissement du nouveau, de l'hétérogénéité singulière. L'appréhension de l'autre dans sa nudité radicale créerait alors des «espaces de paroles» constitutifs d'une communauté plurielle. L'expérience du mouvement féministe serait, à cet égard, la préfiguration de ce qui pourrait être une nouvelle ère post-politique. La volonté de certains réseaux féministes d'abandonner toute forme de présentation ontologique et totalisante au profit de l'«interprétable» et du seul registre de la différence, serait symptomatique de l'esprit de la communauté post-moderne.

Pour nourrir cette réflexion philosophico-politique sur la radicalité du quotidien et la communauté, il s'imposait de se pencher sur les expériences concrètes de communautés réelles. De surprenantes richesses mais aussi d'évidentes ambiguïtés sont alors découvertes. La personne atomique de la post-modernité technologique fait bien triste figure devant les surcommunautés traditionnelles des «Femmes fermières» du Québec ou de la fraternité des hommes du Maghreb, et devient bien pâle face aux nouvelles subcommunautés gaies ou punks. La ville, territoire par excellence

de nombreuses communautés urbaines est aussi, comme le souligne Daniel Cohn-Bendit dans le cas de Francfort, un laboratoire pour des projets de vie. La condition urbaine post-moderne sera un écosystème communautaire ou sombrera dans les brumes de la cité technocratique.

Mais, dans le dispositif social de la post-modernité, quel nouvel ordonnancement imprimera la technique et surtout que risque de prescrire l'Ordinateur? Non sans subvertir les cadres de la pensée établie, Franco Piperno avance l'idée que le temps chronologique est technologiquement échu. Le temps réel de l'humanité instantanée serait advenu grâce à la machine-cerveau. Dès lors, commencerait l'éternité du quotidien, non plus automatiquement ponctuée par le temps mathématique ou même le temps de travail, mais radicalement ouverte sur la plénitude du présent et ce qui lui donne son sens, comme par exemple la nostalgie. Selon une optique plus instrumentaliste, Pierre Lévy et Gilles Zénon Maheu soulignent respectivement que la force de capture de l'informatique sur l'intellect est en train de modifier radicalement les pratiques cognitives et communicationnelles. Après la Parole et l'Écriture, la «computation» serait en passe de redéfinir de nouvelles normes d'intelligibilité du monde, fondées sur un savoir, non plus herméneutique ou théorique, mais opérationnel ou simplement ludique. Cette caractérisation de la post-modernité informatique doit être pondérée car, comme le propose Marie-Blanche Tahon, sur la base d'une étude de terrain concernant l'utilisation individuelle du micro-ordinateur par une vingtaine de femmes «écrivantes», les nouveaux «gestes de l'esprit» qui en résultent laisseraient percevoir une nouvelle radicalité du quotidien de ces femmes.

Au niveau du projet social, comme le montre Serge Proulx, l'utopie californienne de la communauté informatique a fait long feu, et pour le coup, le projet de transformation radicale du quotidien par l'utilisation des techniques de l'informatique se serait muté en une multitude de micros (pétards), d'artifices et de

désillusion. Plus grave, pense Werner Rammert, la technologie informatique risquerait de produire une « machine sociale » au service du contrôle, de la rationalisation, de la normalisation et de l'intégration économiques et sociales assurées par le réseau des autorités centrales. La mise en place sournoise de ce nouveau dispositif disciplinaire, sous couvert de modernisation, conduirait alors progressivement à la décomposition quotidienne des identités culturelles, des émotions intuitives et finalement de toute communauté singulière. Parallèlement dans le domaine artistique, comme dans le cas du théâtre étudié par Serge Ouaknine, la mise en scène des nouvelles technologies serait l'achèvement spectaculaire, spectral et spéculatif de la culture occidentale. Devenu fiction réalisée en temps réel, l'art technologique s'abîmerait dans la disparition ou, ce qui revient au même, la prolifération des « modèles ».

Jean-Jacques Gislain
Université de Sherbrooke